

La nuit était descendue sur la mer ; une lune brillante éclairait les flots, et la *Néréide* fuyait toujours à une longue distance derrière sa compagne. Mais les vaisseaux anglais étaient également espacés, et l'*Africaine*, meilleure voilière que les autres, les devançait de beaucoup. Sa marche supérieure l'en éloignait de plus en plus, et la rapprochait dans la même proportion de la *Néréide*. Elles coururent ainsi une grande partie de la nuit, l'une gagnant sur l'autre. A trois heures du matin, elles n'étaient plus séparées que par un court intervalle.

A bord du vaisseau français, on avait fait le branle-bas du combat. Chacun était à son poste. Le capitaine B... était debout sur son banc de quart, sa lunette de nuit à la main. La masse noire de la frégate anglaise s'approchait rapidement aux pâles clartés de la lune. B... interrompit tout à coup son observation. L'Anglais, pressé d'attaquer son ennemi, n'avait pas attendu qu'il eût atteint la *Néréide*, et lui avait envoyé sa bordée en la poursuivant.

B... saisit son porte-voix.

—Brasse babord devant, s'écrie-t-il d'une voix retentissante, et ralingue derrière.

Pendant que la manœuvre s'exécute :

—Que dites-vous de l'attaque de Corbett ? fit-il en frappant joyeusement l'épaule de son lieutenant. Pour faire gagner dix minutes à ses premiers boulets, il en fait perdre vingt aux seconds. Imprudent qui m'épargne la peine de démonter ses canons.

En effet, les voiles de la *Néréide* se masquent, celles de derrière ralinguent, et la frégate, subissant un mouvement de recul, se trouve en un moment bord à bord et à la longueur d'écouvillon de l'*Africaine*. Cette manœuvre rapide et inattendue fit bien voir quelle faute avait commise le commodore anglais. Pour frapper l'ennemi qui fuyait devant lui, il avait fait pointer ses canons en biais, et ses canonniers travaillaient encore avec la pince à les remettre en position, que ceux de la *Néréide* vomissaient leurs boulets. Les Français avaient perdu quelques hommes, mais les cadavres étaient entassés sur les ponts de l'*Africaine*.

Corbett frémit, mais ses marins sont aussi braves que lui, et le combat se soutient vaillamment. La mort se multiplie dans l'obscurité. Les boulets font jaillir le sang, coupent et brisent les cordages et les bois : on se bat au sabre et à la hache d'un bord à l'autre.

Le capitaine B... s'est élancé sur le bastingage de sa frégate. Il se tient d'un bras aux haubans, le porte-voix dans l'autre main. Il est calme, mais ses yeux étincellent ; Corbett est en face de lui ; l'Anglais bouillonne. Ils peuvent se voir pour la seconde fois. Le commandant de la *Néréide* fait à celui de l'*Africaine* un signe noble et gracieux, et au moment où un des mâts de l'Anglais se brise et tombe avec fracas, il s'écrie :

—Au commodore Corbett, le capitaine B..., salut.

Les canons de la *Néréide* tonnaient toujours avec la même ardeur, mais le feu de l'*Africaine* commençait à languir. Les trois quarts de l'équipage étaient tués : elle n'avait plus un seul mât, le porte-voix de Corbett ne s'entend plus. Bientôt sa frégate s'éloigne comme un guerrier sans bras. Un dernier coup de canon s'échappa de ses flancs, et ses batteries se taisent. Trois cris de victoire s'élèvent du bord opposé.

—Prenez trente hommes et allez anariner l'*Africaine*, dit le capitaine français à son lieutenant.

L'officier obéit et il aborda la frégate démantelée. Un moment après, on entendit ces paroles venir de la frégate anglaise :

—Le capitaine de l'*Africaine* prie le capitaine de la *Néréide* de passer à son bord : c'est le dernier vœu d'un mourant.

Malgré ce qu'une pareille invitation avait d'extraordinaire, le capitaine B... n'hésita pas à s'y rendre.

Un spectacle affreux, même pour son cœur intrépide, frappa ses regards en arrivant à bord du vaisseau capturé. Plus de trois cents hommes gisaient dans leur sang. Le pont palpait et râlait sous ses pieds. Le commodore était étendu sur son banc de quart, frappé par deux glorieux boulets. Sa figure était pâle, ses yeux, à peine ouverts, exprimaient une dernière pensée. Le major Barry lui soutenait la tête.

Dès qu'il aperçut le capitaine français, ses traits se ranimèrent, il fit un effort et lui tendit la main.

—Merci, capitaine, dit-il avec un triste sourire : vous jouez aussi bien la tragédie que la comédie. Vous m'avez vaincu, mais ne me déshonorez pas. Je n'ai plus à vivre qu'un moment, attendez que mes yeux soient fermés pour arborer votre pavillon à mon bord.

—Honneur à vous, commodore ! répondit son ennemi avec émotion. Il sera fait comme vous le désirez.

Et se tournant vers son lieutenant :

—Qu'on hisse le pavillon rouge aux tronçons des mâts.

—Merci, murmura sir Corbett en lui serrant la main. Et il retomba mort sur les genoux de sir Barry.

—Monsieur, dit le capitaine B... au seul officier anglais qui survécût à l'affaire, saluez de vos derniers canons le cadavre de votre brave commodore.

Quand la salve funèbre eut retenti :

Maintenant, s'écria-t-il, qu'on mette mon guidon au-dessus du pavillon rouge.

Cependant le reste de la division anglaise avait forcé de voiles, et quand le jour commença, la *Bodiscea*, qui la commandait, se trouvait à portée de canon. Le capitaine B... repassa à son bord. Sa conserve s'était ralliée à lui.

—Avons-nous encore des boulets ? demanda-t-il.

—Nous n'avons plus que vingt coups à tirer, répondit le commandant de la batterie.

—Que chacun reprenne son poste et se tienne prêt au combat.

La *Bodiscea*, écrivit le capitaine dans le rapport qu'il fit de son combat, contempla le spectacle que nous avions l'honneur de lui donner, et se replia sur sa division.

A. LIGNIÈRES.

AVIS.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour 1 an \$1

Les abonnements datent du 1er janvier et sont payables d'avance.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écrivain, pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Eusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent, Montréal